

LECTURES

coordination, Brigitte Chapelain

Alain AMBROSI (dir.), *Sciences & Démocratie*, Caen, C&F Éditions, 2010, doculivre (DVD, 96 p.)

C&F éditions propose, sous la forme d'un doculivre, une «mémoire» des débats qui ont eu lieu lors du Forum mondial Sciences & Démocratie, à l'occasion du Forum social mondial qui s'est tenu à Belém, en Amazonie brésilienne, début 2009.

Les scientifiques qui ont répondu à l'appel aux chercheurs et aux citoyens rédigé en 2007-2008 pour lancer l'idée de ce Forum mondial sont allés à la rencontre des mouvements sociaux. Sur deux jours, ce sont trois cents participants de tous horizons représentant dix-huit pays (et quatre continents) qui ont mis en commun leurs réflexions, leurs expériences, leurs connaissances, leurs attentes autour de cinq panels :

- science et démocratie : quel est le problème ?
- accès à la connaissance : construire les communs ;
- formes émergentes de luttes pour la démocratisation de la science ;
- sciences et démocratie dans un monde soutenable ;
- responsabilité sociale : quelles coopérations entre sciences et société ?

Le doculivre est composé d'une partie texte de 96 pages, qui comporte sept contributions, l'appel et un compte-rendu du forum ainsi que sa déclaration finale, rédigée les 26 et 27 janvier 2009, et d'un DVD organisé en onze thèmes mêlant interventions à Belém et entrevues avec les protagonistes, une présentation du Forum et un documentaire original, *La Leçon du*

Tapajos, remontée de la rivière du même nom en compagnie de scientifiques québécois. Un site «compagnon» complète en outre ce doculivre : il reprend l'intégralité des débats et propose des entrevues complémentaires <<http://cfeditions.com/sciences-et-democratie/>>.

Les réalisateurs du DVD, Alain Ambrosi et Abeille Tard, n'en sont pas à leur première expérience dans la réalisation de documentaires et le parcours d'Alain Ambrosi témoigne d'un engagement en amont (il a ainsi créé l'ONG *Vidéo-Tiers-Monde* en 1985, ou *Videazimut* en 1990). Ils proposent un montage efficace, dynamique, synthétique, dans une réalisation qui mêle invitations à la réflexion, à la recherche-action, à la réaction et même au voyage scientifique, au cours de la séquence au fil du Tapajos. Les chapitres témoignent de la variété des préoccupations qui se sont exprimées au fil des débats et des axes qui se sont dégagés (« La science vassalisée », « Le capitalisme informationnel », « Ré-institutionnaliser la science », « Le scientifique citoyen »...), et les intervenants de la diversité des institutions, associations, organisations représentées et des pays participants (la France, l'Inde, le Brésil et le Québec représentant toutefois quantitativement l'essentiel des intervenants).

Au travers de problématiques qui interrogent la technoscience, l'expertise, les biens communs, le développement durable, la relation entre sciences, organisation et société, ou la biodiversité des savoirs, le livre et les documentaires articulent questionnements généraux (« La planète dans tous ses éclats ») et plus parti-

culiers (brevets, propriété intellectuelle, appropriation des connaissances), études de cas (« La place de l'Amazonie au FSM 2009 » par Marilza de Melo Foucher, ou « Le dialogue entre les scientifiques et les animateurs de mouvements sociaux » de Jean-Paul Lainé) et contributions plus programmatiques (« Passer des idées aux projets » d'Hervé Le Crosnier), échelles locales et mondiale dans un parcours qui s'appuie sur des exemples et contributeurs pour certains moins connus en France (*All India People's Science Network*).

Ce doculivre révèle une vision faite de débats et d'hétérogénéité, mais autour d'un consensus originel, celui de « crise de civilisation », de « crise globale » – le constat des enjeux politiques d'un débat sciences-démocratie est sans appel (p. 39-40: « [...] la convergence entre les grands capitaux et les choix technologiques entraîne d'énormes risques puisque les détenteurs du capital financier poursuivent deux objectifs contradictoires, à savoir exploiter sans ménagement la nature et ses ressources et préserver les dividendes de leur capital. Même les pouvoirs publics sont incapables – ou ne veulent pas – contester ce double objectif qu'au contraire ils appuient par leurs politiques [...] »). S'il véhicule largement la vision altermondialiste, si le vocabulaire est parfois celui du militantisme (« coalition », « alliance », « militants », « activistes », p. 55-56), il s'adresse bien, comme les conclusions du forum, tant aux scientifiques, universitaires, ingénieurs, éducateurs, experts, qu'aux populations, aux acteurs des forums sociaux et aux autorités publiques en se saisissant d'un thème social et civique, resté jusqu'à présent marginal au Forum social mondial, mais qui révèle ici toute sa richesse, sa pertinence et son urgence.

Valérie Schafer

*Institut des sciences de la communication du CNRS (ISCC)
Courriel: <valerie.schafer@iscc.cnrs.fr>*

Dominique CARDON et Fabien GRANJON, *Médiactivistes*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. «Contester», 2010, 148 p.

Le néologisme « médiactivisme » désigne une activité collective consistant à remettre en cause l'hégémonie culturelle des médias de masse et/ou visant le déploiement de dispositifs alternatifs de production d'information. Fabien Granjon et Dominique Cardon, sociologues au laboratoire des usages d'Orange Labs qui ont souvent collaboré pour des enquêtes sur les nouvelles formes de sociabilité et d'engagements médiatiques, livrent ici une synthèse sous forme d'histoire des médias alternatifs depuis les années 1960.

Les deux auteurs, qui ont une acception volontairement restrictive de ces mobilisations informationnelles (ils en excluent d'emblée la galaxie de l'extrême droite), prennent soin de rappeler en introduction leur genèse : ces mouvements se situant dès les années 1960 sur deux versants complémentaires, mais distincts, qui vont guider l'organisation de l'ouvrage. La critique « contre hégémonique » est d'inspiration marxiste et dénonce la fonction de propagande des médias tout en appelant de ses vœux un véritable contre-pouvoir critique, tandis que la tendance « expressiviste » refuse une couverture uniforme des événements, effectuée par les médias dominants et travaille à l'élargissement des prises de parole citoyennes. De ces deux inspirations naissent deux façons différentes d'utiliser les nouvelles technologies (le versant « expressiviste » ayant tendance à survaloriser la performance technologique) et donc deux galaxies de mobilisation distinctes.

Constitué de cinq chapitres présentés de manière thématique et chronologique, cet ouvrage a le mérite de resituer dans leur contexte – historique et culturel – ces luttes informationnelles. Les deux auteurs, qui

ne présentent pas ici de recherche inédite, ont choisi de synthétiser les acquis des travaux en histoire, en sociologie, en science politique ou en sciences de l'information et de la communication dans un contexte international, tout en montrant que si le néologisme «médiactivisme» est récent, la démarche s'inscrit dans une histoire politique, culturelle et territoriale qui éclaire et explique la nature des engagements d'aujourd'hui.

Les trois premiers chapitres qui décrivent des luttes anté-Internet sont ainsi l'occasion de se remémorer les conclusions de recherches portant sur l'utilisation des médias par les mouvements révolutionnaires ou communautaires, bien avant la tendance participative qui caractérise les médias actuels.

L'arrivée d'Internet va faire émerger une nouvelle silhouette d'activiste davantage délié des structures traditionnelles comme les partis ou les syndicats. Au début des années 2000 ces mouvements se structurent autour de la contestation altermondialiste, mais leurs luttes s'inscrivent soit dans le débat, soit dans l'action marquée par la désobéissance civile. Les structures de l'*open publishing*, via un réseau comme *Indymedia*, se mettent également en place (chap. 4).

La période actuelle (chap. 5) qui se caractérise par la généralisation de la participation sur Internet et un individualisme plus marqué rend les médias alternatifs moins indispensables. En revanche, elle s'accompagne d'une transformation des rapports entre les journalistes et leurs publics, d'un dialogue généralisé entre producteurs et consommateurs d'information et, au final, d'un brouillage des frontières entre ces deux entités. Vigilance et contre-vérification de l'information demeurent les maîtres mots de ce type d'activité en ligne. L'accent est également mis sur la manière dont se constituent aujourd'hui les communautés en ligne qui sont «la conséquence émergente d'interactions plus opportunistes dont la prémisse est l'exposition

par les individus de leur identité, de leurs opinions, de leurs activités ou de leurs productions amateurs» (p. 126) renouvelant par-là même la nature des engagements dans l'espace public, plus ludiques qu'autrefois, mais aussi davantage tournés vers des enjeux locaux et individuels.

Au terme de la lecture de ce court, mais très dense ouvrage, le lecteur aura à sa disposition toutes les ressources nécessaires pour analyser d'un point de vue historique et sociologique la nature des mobilisations dans l'espace public *via* les médias.

Aurélié Aubert

Université Paris 8

Laboratoire de Communication et Politique (CNRS)

Courriel: <aurel.aubert@gmail.com>

Jamil DAKHLIA, *Mythologie de la peopolisation*, Paris, Le Cavalier bleu, 2010, 128 p.

Néologismes français récents, *people et peopolisation* – la *celebrity culture* anglo-saxonne – datent de la dernière décennie du xx^e siècle: il s'agit, pour Jamil Dakhliá, d'une «mythologie» contemporaine selon le sens de Roland Barthes, une parole inscrite dans l'esprit d'un temps qu'elle interpelle et révèle. Si un *people* désigne toute célébrité indifféremment, l'auteur privilégie la *starisation* des personnalités politiques dont l'exposition de la vie privée constitue l'acmé de la *peopolisation* depuis 2002: public et médias traitent leurs dirigeants comme des vedettes et les trouvent disposés à se prêter à ce jeu ambigu.

Notre auteur esquisse une brève genèse historico-sociale de la *peopolisation* puis en décrit les conditions d'existence: une société démocratique riche de médias

concurrentiels et globalement soumis aux oukases jadis réservés à la presse échoitière. En France, écrit-il, une simple hyperbole démarque les magazines *people* (tel *Closer*) et les *picture magazines* (comme *Paris Match*) de la presse de qualité qui révèle la vie privée des hommes publics sous couvert de transparence. L'individu contemporain, centré sur lui-même et dégoûté des grands récits, raffole des petites histoires. Récusant les modèles, il aime à se retrouver dans la vie intime de stars qui troquent désormais l'extraordinaire pour les contes d'une vie ordinaire : Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal l'ont bien compris... quitte à en payer le prix !

La défense de la *peopolisation* et des médias qui la consacrent constitue l'intérêt majeur de ce livre. Jamil Dakhliia prétend démystifier deux croyances communes : la dévotion aveugle du public pour la notoriété et la manipulation des masses par la presse échoitière. La *peopolisation* contient son propre vaccin car l'exposition multipliée des *people* génère tour à tour ferveur partisane et réprobation morale : le public n'est pas dupe et de l'outrance naît une forme de sagesse.

Avec un goût stimulant pour le paradoxe, l'auteur défend la *peopolisation* tel l'envers tonique des maladies de nos démocraties : le ragot possède une valeur sociale agrégative, affirme-t-il. Leur multiplication concurrentielle réintroduit de la vertu dans un jeu politique suspect de populisme : que les journalistes obéissent à une raison économique ou normative, que le public cède au voyeurisme ou au désir de connaître les acteurs politiques, la traque à la vie privée débouche sur une forme de transparence ou de test de crédibilité.

L'analyse historique est sans doute la partie la moins convaincante de cet essai informé et fort distrayant : l'exiguïté du livre a gêné l'auteur et son parcours menant des gladiateurs à la Troisième République n'était pas indispensable. Qu'importe ? Ce texte est vivant et robotique ; placé sous l'égide d'Edgar Morin, il s'achève plai-

samment avec les deux versants du commérage selon Norbert Elias, le soutien et la réprobation, telles les images de la *peopolisation* mass-médiatique.

Brigitte Munier
Télécom-ParisTech

Courriel : <brigitte.munier-temime@telecom-paristech.fr>

***The Social Network* de David FINCHER, 2010,
121 min.**

En quelques années, le site *Facebook* s'est imposé comme le réseau social le plus populaire de la planète, revendiquant 500 millions de membres actifs. Les raisons d'un tel succès ? *Facebook* serait innovant, jeune, « fun » et « cool », pour baragouiner comme tous les *teen agers* américains et notamment Mark Zuckerberg, 19 ans au lancement du site en 2004, et aujourd'hui multi-milliardaire. Or dans son film, sorti en octobre 2010, David Fincher démontre qu'en fait, *Facebook* est tout le contraire. Aussi ambitieux qu'arrogant, Zuckerberg aurait plus rapidement que d'autres perçu le potentiel d'un site social mondialisé mais ne serait pas l'inventeur d'une idée que d'autres auraient eu bien avant lui. Aussi peu « *sex, drug and rock and roll* » que possible pour quelqu'un de sa génération, il n'aimerait au fond que le pouvoir et la manipulation, n'hésitant pas à sacrifier ses rares amis aux requins de la finance et aux sirènes de la politique. Il y a bien sûr beaucoup de Fincher dans ce « *biopic* » à chaud et que Zuckerberg chercherait à contrer en donnant de lui une image plus juvénile et plus badine. Auteur de *Seven* (1997), de *Fight club* (1999) et de *L'Étrange histoire de Benjamin Button* (2008), Fincher est un shakespearien convaincu qu'appétit de puissance et pulsion destructrice vont de pair. Il surfe aussi sur

cette tendance masochiste si ancrée à Hollywood qui consiste à adorer l'Amérique tout en la détestant. Il n'en demeure pas moins que *The Social Network* donne à voir ce qui est aussi la réalité de *Facebook* et, plus généralement, des industries du Net : l'argent, la compétition, le pouvoir. Comme l'avoue à un moment le personnage d'Eduardo Saverin, co-fondateur de *Facebook* : « Je ne sais pas comment modifier mon profil *Facebook* ! » Pour ceux qui tirent les ficelles du site, *Facebook* n'est qu'un moyen au service d'autres enjeux.

Pascal Dayez-Burgeon

Institut des sciences de la communication du CNRS (ISCC)
Courriel : <pascal.dayez-burgeon@iscc.cnrs.fr>

Franck FROMMER, *La Pensée Powerpoint. Enquête sur ce logiciel qui rend stupide*, Paris, La Découverte, 2010, 259 p.

Journaliste et ancien responsable de la communication en ligne d'un groupe international, Franck Frommer signe avec *La Pensée Powerpoint* une enquête documentée et incisive sur le célèbre logiciel de présentation assistée par ordinateur de *Microsoft*.

L'idée principale développée au cours des huit chapitres peut se résumer ainsi : la propagation massive de *Powerpoint* dans l'entreprise, l'administration et l'école, implique un appauvrissement de la pensée et de la communication, qui se résument désormais « à une immense accumulation de spectacle » selon l'expression de Guy Debord.

À l'origine de cette propagation récente se trouve le développement du marché des transparents pour rétro-projecteurs aux États-Unis dans les années 1920. Les difficultés liées à la production de transparents de qualité

(qui sont très souvent formalisés et réalisés par un service spécialisé) limitent néanmoins leur diffusion. Avec la mise sur le marché de *Presenter* – futur *Powerpoint* – par Bob Gaskins en 1986, la production de *slides* se trouve désormais à la portée de chacun grâce à la micro-informatique. Les années 1990 sont la décennie de la massification : la suite logicielle bureautique de *Microsoft* intègre *Powerpoint* aux côtés de *Word* et d'*Excel* et s'impose comme un outil incontournable dans tous les services. Dès lors, les présentations ne servent plus uniquement à accompagner un discours, mais deviennent des « livrables », c'est-à-dire les documents imprimés qui décrivent un projet, une stratégie industrielle ou commerciale et que le client ou le service demandeur reçoit en lieu et place d'un texte rédigé. *Powerpoint* devient la communication écrite et orale dans nombre de structures.

Ces évolutions de la communication en entreprise sont interprétées par l'auteur comme le résultat de la rencontre d'un outil – *Powerpoint* – et d'une nouvelle idéologie managériale, résumée par Luc Boltanski et Ève Chiapello dans le *Nouvel Esprit du capitalisme* (1999) autour du paradigme de projet. Il s'agit de l'avènement d'une organisation qui rompt avec les structures fortement hiérarchisées des années 1960, tout en promouvant des valeurs telles que la mobilité, l'autonomie et la libération de la communication entre les acteurs. Dans ce cadre, s'épanouit une nouvelle forme de contrôle de tous par chacun, qui repose sur une insécurité permanente des acquis et des positions.

Dans ce contexte de valorisation de la communication, les *slides* se multiplient au rythme des réunions et des injonctions paradoxales dont le salarié est abreuvé (« soyez créatifs », « communiquez » ou « soyez indépendants »), pour encourager sa productivité et son dynamisme. Le recours aux cabinets de consultants – experts de passage – se traduit également par la multiplication des présentations vidéo-projetées. Elles ont l'avantage de permettre la réutilisation de tout ou partie d'une présen-

tation antérieure, et les *slides* imprimés deviennent les uniques et très économes traces du travail réalisé.

Dans ce qui pourrait constituer une seconde partie de l'ouvrage, Franck Frommer analyse les principaux effets de discours que favorise l'utilisation de *Powerpoint*. Il résume cette tendance à la simplification excessive sous forme de listes à puces (les *bullets*) par l'expression «rhétorique des petits points». L'auteur y montre, exemples à l'appui, comment la construction des diapositives se résume souvent à une accumulation d'informations sans lien entre elles, informations qui relèvent très souvent du slogan (phrases verbales ou euphémismes : «accentuer la croissance», «mise en place du plan social», etc.). Cette mise en scène permet de réduire artificiellement la complexité d'une situation et donne naissance à un discours désincarné, où les responsabilités disparaissent.

Accompagnée de photos dont la raison d'être n'est parfois qu'illustrative, de diagrammes mal construits mais toujours colorés, la «réunion *Powerpoint*» génère brouillage et fatigue cognitive dans l'assistance. Elle met en scène plus qu'elle ne partage la connaissance, et permet une justification des arguments avancés, qui tient parfois plus dans l'impact de la présentation elle-même qu'à une argumentation construite et convaincante. Pour démontrer ce point, Frommer analyse deux exemples de discours s'appuyant sur un logiciel concurrent de *Powerpoint*, commercialisé par *Apple*, mais reposant sur les mêmes principes. Le premier est le discours promotionnel dont Steve Jobs accompagne chacune de ses apparitions au moment du lancement d'un nouveau produit par la firme de Cupertino. Le second exemple est l'argumentaire d'Al Gore dans son film *Une vérité qui dérange* (2006) sur le réchauffement climatique. Dans ces deux types d'utilisations de la présentation assistée par ordinateur, se retrouvent les ficelles d'un argumentaire bien rodé : images choc utilisées à l'appui de chiffres peu nombreux et bien choisis

qui ne seront pas discutés ni mis en perspective, art consommé du *storytelling* et esthétique des *slides*. De ces deux présentations vous ne retiendrez que les idées principales : le nouvel ordinateur *Apple* est révolutionnaire et nous courrons à la catastrophe si nous ne faisons rien contre le réchauffement climatique. Les étapes du raisonnement ont disparu, noyées dans les listes à puces, les images haute-définition et les chiffres projetés en police de grande taille.

Frommer clôt son ouvrage sur la constatation que *Powerpoint* a littéralement envahi tous les domaines d'activité durant les dix dernières années. L'enseignement n'y échappe pas non plus, les écoles de commerce et les formations de communication ayant été le cheval de Troie des *slides*. Comme certains responsables de l'armée américaine s'en sont émus durant la seconde guerre d'Irak, *Powerpoint* est devenu la forme de communication dominante sur tous les sujets, dans n'importe quel contexte et sur tous les théâtres d'opération. Comme dans l'entreprise, un jeune officier ne peut aujourd'hui espérer faire carrière s'il n'est pas reconnu comme un maître des présentations *Powerpoint*, et certains n'ont plus que la production de *slides* comme unique activité.

Pamphlet contre l'*analphabétisation* et la *powerpointisation* des esprits, *La Pensée Powerpoint* n'est pas sans susciter quelques réserves. La principale est d'ordre méthodologique : Frommer traite nombre d'exemples de présentation sans prendre en compte le discours qui a pu les accompagner. C'est bien évidemment une limite évidente de la documentation par Internet où, si les *.ppt* foisonnent, la parole qu'ils ont guidée n'a pas été enregistrée. Toutefois, l'ouvrage de Frommer permet une prise de distance critique à l'égard d'un outil que nombre de ses lecteurs utilisent assidûment et se révèle plus fructueux que les guides méthodologiques des *Powerpoint gurus* sur la manière de réaliser une présentation «percutante».

La Pensée Powerpoint est une analyse argumentée et salutaire, qui expose les mécanismes et les conséquences de la rencontre d'une idéologie (la pensée managériale du *projet* et ses avatars) et d'un outil de communication, *Powerpoint*. Dans le sillage d'Andrew Keene, Danah Boyd ou Nicholas Carr, détracteurs d'une technophilie qui accompagne nombre de discours sur les nouvelles technologies de l'information et de la communication, Franck Frommer propose une critique féconde par les pistes qu'elle ouvre pour les chercheurs en sciences humaines et sociales intéressés à l'étude de la communication.

Benjamin Thierry
Université Paris Sorbonne
Courriel: <benjaminthierry@gmail.com>

Edgar MORIN, *La Voie. Pour l'avenir de l'humanité*, Paris, Fayard, coll. «Essais», 2011, 320 p.

Le dernier ouvrage d'Edgar Morin est à la fois un constat de l'état du «vaisseau spatial Terre» et une feuille de route pour l'améliorer. Le constat est négatif, la feuille de route, chargée, l'issue, incertaine. Les crises profondes qui traversent le monde d'aujourd'hui ne résultent pas seulement de dysfonctionnements matériels, mais, ce qui est plus grave, de l'incapacité avérée de la pensée et de la connaissance à appréhender les mutations en cours. L'issue catastrophique, pour Edgar Morin, est hautement probable, la pire des causes en étant la globalisation. Y a-t-il une métamorphose possible? Peut-être, en changeant de Voie, en exploitant le bouillonnement créatif des hommes et des femmes dans tous les pays, qui modifient la Vie. Catastrophe ou Métamorphose, l'analyse balance entre ces deux possibles.

Quatre parties composent l'ouvrage. Dans la première, il dresse l'état du monde. Quatre moteurs usent la planète : sciences, techniques, économie et profit. Des développements «rongeurs» les accompagnent. La Technique fait de la planète une gigantesque machinerie automatique. Les anciennes solidarités ne sont pas remplacées par de nouvelles. Le développement accroît l'individualisation. Des savoirs sont perdus. La peur de la famine est de retour. Mais pour l'auteur la réplique est possible. Il introduit deux concepts: politique de l'humanité et politique de civilisation. La politique de l'humanité, c'est la notion de Terre Patrie, de destin commun, de sauvegarde de l'unité et de la diversité, de gouvernance fédérale. La politique de civilisation, c'est refouler l'hégémonie du profit, encourager des résistances collaboratrices aux forces destructrices de l'économie. La politique de l'humanité opérerait la symbiose entre le meilleur de la société occidentale et celui des autres sociétés, d'où devrait émerger une nouvelle civilisation. Les maîtres mots de celle-ci? Solidariser, face à l'atomisation, à la compartimentation; ressourcer face à l'anonymisation; convivialiser.

Des lueurs d'espoirs tempèrent ce constat pessimiste: à qui sait les regarder, des alternatives apparaissent. Contrairement à ce que pense Fukuyama, les capacités créatrices de l'évolution humaine ne sont pas épuisées. Des myriades d'initiatives naissent et vivent dans le monde sans aucun lien entre elles. Un objectif premier de cette réflexion est de faire en sorte que celles-ci se rencontrent, se fédèrent¹.

Politique de l'humanité et politique de civilisation supposent un vaste programme d'action, dans lesquels l'écologie occupe une place importante. La liste est longue des thèmes traités dans leur dimension planétaire. Démographie: freiner les surconsommations, développer les cultures vivrières, gérer l'eau. Économie: construire une écopolitique (énergie, transports,

nucléaire, énergies renouvelables), abandonner l'idée de croissance infinie, développer une économie verte, démarchandiser les biens communs tels que l'eau, créer des monnaies locales subsidiaires. Un conseil permanent de sécurité économique contribuerait à la régulation du marché mondial. La voie écologique devrait conduire à une conscience du même nom, qu'appuieraient science complexe et transdisciplinarité.

Dans la deuxième partie, il s'agit aussi de réformer la pensée, l'éducation et la connaissance. Notre façon de penser ne nous permet pas de comprendre les grands mouvements qui se dessinent. L'auteur rappelle sa conception de la pensée: complexe, elle opère par distinction et conjonction, loin de la disjonction, de la réduction, de la causalité linéaire, alors que s'impose la mise en relation des connaissances et le va-et-vient entre global et local. Nous gérons des connaissances morcelées, alors que nous devrions nous atteler à la construction d'une nouvelle épistémologie. Edgar Morin rappelle à ce propos le mot d'Héraclite «Éveillés, ils dorment». Cette révolution de la pensée conduit à une refonte totale de l'éducation. Aux thèmes qu'il avait développés dans un précédent ouvrage²: condition humaine, identité terrienne, affrontement des incertitudes, enseignement de la compréhension, éthique du genre humain, esthétique, il ajoute ici consommation, question de l'automobile et tourisme. Cette deuxième partie débouche sur ce qu'il appelle démocratie cognitive et communicationnelle pour faire face à la dépossession du savoir produit par les technos-

ciences. La société de l'information, écrit-il, doit intégrer les informations dans une connaissance pertinente, la société de la connaissance n'étant jamais qu'une illusion.

Les parties trois et quatre sont respectivement consacrées aux réformes de société et aux réformes de vie, qui découlent des principes généraux présentés auparavant. L'ouvrage s'achève sur un espoir, avec un viatique pour progresser dans la Voie, terme qui évoque la pensée taoïste. De quoi ce viatique est-il composé? De fondamentaux de nos sociétés: l'inattendu et l'improbable, toujours possibles, les vertus créatrices, inhérentes à l'humanité, celles de la crise et du péril, enfin l'aspiration à l'harmonie, moteur de bien des philosophies, confucéenne notamment. La Voie, conclut l'auteur, régènerait le monde pour faire advenir la Métamorphose.

À considérer l'état de la Planète au quotidien, le message d'Edgar Morin sonne juste, de plus en plus. De quoi être désemparé. Mais son analyse ouvre des portes, étroites certes, sur l'improbable métamorphose, sur les capacités créatrices de l'humanité, sur la force d'une pensée qui se renouvelle. Les myriades d'actions positives sur le terrain en attestent, modestes mais partout présentes. Dans ce grand livre, Edgar Morin donne à qui sait le méditer le courage d'espérer.

Jacques Perriault³

Institut des sciences de la communication du CNRS (ISCC)

Courriel: <jacques.perriault@wanadoo.fr >

NOTES

1. On notera que les médias s'attachent désormais à les relater: les *Artisans du changement* sur TV5 Monde, *Global Mag* sur France 5, les *Carnets de campagne* de Philippe Bertrand sur France Inter, par exemple.
2. E. Morin, *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, UNESCO, 1999.
3. Remerciements à Stéphanie Proutheau.

Thierry PAQUOT, *L'Espace public*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2009, 125 p.

L'achèvement de la première décennie de ce nouveau siècle donne l'occasion à plusieurs chercheurs de revenir sur la notion d'espace public (par exemple : J. Gripsrud, H. Moe, A. Molander, G. Murdock, *The Public Sphere*, 4 tomes, Los Angeles, Sage, 2010 ; É. Dacheux, *L'Espace public*, Paris, CNRS éditions, 2008 ; B Miège, *L'Espace public contemporain*, Grenoble, PUG, 2010). Thierry Paquot se distingue par son pari : articuler les acceptions politiques et architecturales de cette notion.

En effet, après avoir souligné, en introduction, que l'espace public, au singulier, renvoie au lieu du débat politique analysé par les politologues et que les espaces publics, au pluriel, font référence aux lieux ouverts au public étudiés par les architectes, Thierry Paquot va, en cinq chapitres, explorer les deux acceptions.

Le premier chapitre est consacré à la fabrique des opinions. Il revient sur les analyses de Habermas et celles de Negt, Luhmann et Sennett. Dans le deuxième chapitre, il quitte les controverses théoriques pour s'intéresser à trois incarnations de l'espace public : les journaux, les salons et les cafés. Le chapitre 3 est central à nos yeux. D'une part, il permet, en s'interrogeant sur les frontières entre le public et le privé, de faire la transition entre l'espace public politique et les espaces publics urbains, d'autre part et surtout, ce chapitre resitue dans le temps (l'Antiquité, le Moyen Âge, etc.) et dans l'espace (le monde arabe, le Japon), les fluctuations entre espace privé et espace public. Le quatrième chapitre retrace l'historique de la lente émergence d'un espace urbain et plaide pour une « poésie de la rue ». Le cinquième et dernier chapitre abordent les usages et les pratiques dans les espaces urbains ouverts au public.

Cet ouvrage est écrit dans un langage clair et s'appuie sur une bibliographie riche et diversifiée. Cependant, on peut lui reprocher de ne s'intéresser qu'aux lieux urbains, alors que la moitié de la population mondiale vit encore dans des zones rurales. Décrire les lieux ruraux de rencontres, et interroger les modalités unissant les habitants de ces campagnes éloignés des pouvoirs centraux à l'espace public politique, auraient, pourtant été passionnants. Mais, peut-on faire reproche à un philosophe urbaniste de trop s'intéresser à la ville ?

Un ouvrage concis mais dense, qui, dans le sillage d'Issac Joseph, a le mérite de dresser un pont entre les conceptions politiques et architecturales de l'espace public.

Éric Dacheux

Clermont Université, LRL

Groupe « Communication et solidarité »

Courriel : <eric.dacheux@univ-bpclermont.fr>

Benoît PEETERS, *Derrida*, Paris, Flammarion, 2010, 740 p.

Romancier, auteur de BD (avec le dessinateur François Schuiten, *Les Cités obscures*, 16 volumes parus), essayiste, tintinologue patenté, Benoît Peeters <www.benoitpeeters.net> se risque à un genre bien différent, la biographie d'un intellectuel, le philosophe Jacques Derrida (1930-2004) dont la renommée ignore les frontières et dont l'œuvre abondante se révèle particulièrement exigeante. Le parti pris de l'auteur est simple : raconter la vie de Jacques Derrida en décrivant les divers contextes socioculturels et les événements politiques qui, d'une manière ou d'une autre, contri-

bueront à façonner, modeler sa personnalité, sans exposer et analyser son œuvre philosophique, comme un universitaire pour un ouvrage destiné aux étudiants en philosophie. Le lecteur n'y trouvera donc pas une présentation des concepts produits par Jacques Derrida, mais le récit de leurs genèses, de leurs diffusions et de leurs réceptions, en un langage clair sans jargon. Le biographe a pu accéder aux archives personnelles de Jacques Derrida et à sa volumineuse correspondance. Il a pu également s'entretenir avec une centaine de «témoins», collègues, élèves, amis ou membres de la famille. Le résultat est ce travail de première main, sur un homme pour le moins attachant et une période particulièrement riche en «accidents de l'histoire» (la crise économique des années 1930, la Seconde Guerre mondiale, la décolonisation de l'Algérie, le conflit ininterrompu entre Israéliens et Palestiniens, Mai-68, la Charte 77, la gauche française au pouvoir, la chute du Mur de Berlin, etc.).

Tout commence à El-Biar, un faubourg d'Alger, en 1930 avec la naissance de Jackie dans une famille juive «intégrée» comme on dit, ce qui ne la sauvera pas de la politique anti-juive de Vichy. Son frère et sa sœur aînés sont contraints d'interrompre leurs études en 1941 et un an plus tard c'est son tour... Il a néanmoins pris goût à la lecture (sa famille ne disposait pas de bibliothèque, son père travaillait dans le négoce de vin et lisait peu), grâce à son professeur de français, qui lui conseille *Les Nourritures terrestres* d'André Gide, qu'il connaîtra par cœur, tout en dévorant les romans qu'un jeune éditeur algérois, Edmond Charlot, publie : Camus, Vercors, Kessel, Roy, Amrouche... Il tient un journal et s'essaie à la poésie, comme de nombreux adolescents. En hypokhâgne, en 1948, à Alger, il a comme professeur de philosophie Jan Czarnecki (qui plus tard signera le «Manifeste des 121») qui lui fait étudier Heidegger et Sartre – deux découvertes décisives, le premier ne le quittera jamais et l'orientera

vers Husserl et aussi Levinas, le second (dont il juge faible la philosophie) l'ouvre à la politique et à une «autre» littérature (Ponge, Bataille, Blanchot...). En septembre 1949, il entre en khâgne à Louis-le-Grand, lycée vétuste et gris dans un Paris triste et également gris, le jeune méditerranéen est bien loin du soleil et de sa bienfaisante chaleur. Il est bon élève, mais n'entrera à Normale Sup qu'en 1952, où il partagera sa thurne avec Lucien Bianco, futur sinologue et historien de la Chine contemporaine et a comme caïman, Louis Althusser. En 1956, Jacques Derrida profite d'un échange entre son école et Harvard pour s'embarquer pour les États-Unis avec Marguerite qui deviendra sa femme en 1957. Il est obligé d'effectuer son service militaire en Algérie où il va se lier avec Pierre Bourdieu et vivra douloureusement cette période. De retour en France, en 1959, il est nommé au lycée du Mans, ce qui le déprime, mais heureusement ses amis œuvrent et il obtient un poste à la Sorbonne. Avec la fin de la guerre d'Algérie, en 1962, la publication de son premier livre (la traduction de *L'Origine de la géométrie* d'Edmund Husserl fait 43 pages avec une copieuse introduction de 170 pages) et l'adoption définitive d'un nouveau prénom, Jacques (au lieu de Jackie), c'est comme il le dira lui-même plus tard, la fin de son adolescence. Il a 32 ans.

Cette publication est saluée par Michel Foucault, Georges Canguilhem et Paul Ricœur qui le convie à son séminaire. En 1963, il prononce sa première conférence publique au Collège philosophique, «*Cogito* et histoire de la folie», en présence de Michel Foucault, dont il ébranle l'analyse exprimée dans son ouvrage *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*. Michel Deguy l'invite à collaborer à *Critique*; il propose un article sur Jabès, qui lui fait rencontrer Gabriel Bounoure (né en 1886), poète et critique qui va devenir son confident. Par Ricœur, il prend connaissance de *Totalité et Infini* qu'Emmanuel Levinas a publié trois

ans auparavant, il assiste à ses cours et prend langue avec celui qui deviendra un autre ami majeur. C'est aussi durant cette année 1964 qu'il se lie avec Philippe Sollers et Hélène Berger, plus connue sous le nom d'Hélène Cixous. Pendant trois ans, il assure la préparation à l'agrégation de philosophie à Normale Sup et pallie aux absences d'Althusser, sans pour autant être associé au petit groupe qui relit *Le Capital* (Balibar, Establet, Rancière...) ; il est vrai qu'il n'est pas marxiste. Son intérêt pour Artaud le conduit à fréquenter Paule et Yves Thévenin, qui l'invitent avec Francis Ponge, Pierre Klossowski, Louis-René des Forêts, Michel Leiris, Pierre Boulez, Roger Blin et surtout Jean Genet, avec lequel il sera très proche. C'est au cours de ces années qu'il conçoit le concept de «grammatologie», commence à utiliser le mot de «déconstruction». En 1967, il publie, *De la grammatologie* (Minuit), *L'Écriture et la Différence* (Seuil) et *La Voix et le Phénomène. Introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl* (PUF). Comme l'écrit le biographe, c'est «une année faste». Elle sera suivie d'un «léger retrait» en 1968, bien qu'il prononce, en janvier, une conférence sur «La différence», l'on connaît le succès de ce tout petit «a»..., qu'il voyage beaucoup, renoue avec Hyppolite, fait la connaissance de Paul Celan, manifeste dans la rue, participe à des A.G., mais sans enthousiasme pour le mouvement et sa «spontanéité». Il dira à François Ewald, bien après: «Je n'étais pas contre, mais j'ai toujours du mal à vibrer à l'unisson.» Il part enseigner à Baltimore, avec sa femme et ses deux fils, pour le dernier trimestre de cette année 1968, avant de s'installer dans un pavillon à Ris-Orangis. Il reviendra très régulièrement aux États-Unis (malgré sa phobie de l'avion), où il est toujours vénéré. Dans les années suivantes, en France, il doit, à plusieurs reprises, justifier sa référence à Martin Heidegger, ce qui le lie durablement à Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, rompre avec Sollers et d'autres intellectuels

prochinois, s'engager avec les professeurs de philosophie (le Grep est très actif en 1974-1976), défendre son ami Paul de Man, etc. C'est aussi à cette période qu'il fréquente une jeune femme, Sylviane Agacinski, avec qui il aura un fils, qu'élèvera, après leur rupture bien des années après, Lionel Jospin. Benoît Peeters rend bien compte de la vie ordinaire d'un universitaire peu ordinaire (les articles à rendre, les conférences à prononcer, les collègues à rencontrer, les «guéguerres» du milieu – comme l'humiliation lors de la succession de Ricœur à Nanterre, où les membres du jury lisent à haute voix des extraits de ses livres feignant de rien n'y comprendre... –, les colloques, les déplacements, la vie privée...). Meticuleux, le biographe décrit des situations qu'il refuse de juger, comme ce qui concerne ses relations avec sa femme et ses enfants, et aussi sa maîtresse. En décembre 1981, il débarque à Prague où il rencontre certains membres de la Charte 77, au nom de l'Association Jan-Hus, lors de son retour, à l'aéroport, il est arrêté, la police «trouve» dans la doublure de sa valise des sachets de drogue. On apprendra qu'il s'agit d'un piège particulièrement grossier imaginé par un policier voulant qu'on parle de lui. La mobilisation pour la libération du philosophe français est impressionnante, incidemment c'est à cette occasion que Sollers se rapproche de son ancien ami. L'arrivée de la gauche au pouvoir, en 1981, change la donne, elle facilite, par exemple, la création du Collège international. Les vingt ans qui suivent donnent le tournis. Jacques Derrida ne cesse de publier (plus d'une soixantaine de titres, la plupart chez Galilée) et d'effectuer d'innombrables voyages avec à chaque fois des conférences, seul le cancer du pancréas, décelé en 2003, mettra fin à une telle activité. Jacques Derrida a souhaité être inhumé et a rédigé lui-même son épitaphe «Souriez-moi, dit-il, comme je vous aurai souri jusqu'à la fin. Préférez toujours la vie et affirmez sans cesse la survie... Je vous aime et vous souris d'où que je sois.»

Lectures

Reste une œuvre immense, exigeante, pas toujours facile à pénétrer, mais d'une incroyable originalité. Inclassable. Écrite. Oui, l'écriture est aussi importante, me semble-t-il que sa pensée – du reste il espérait obtenir le prix Nobel en 2004 et disait vouloir «laisser des traces dans l'histoire de la langue française»...–, c'est certainement pour cela que le lecteur se surprend à chuchoter le texte, à le murmurer, comme pour mieux

le comprendre, le dire, comme pour parler la langue de l'auteur et ainsi communiquer pleinement avec lui.

*Thierry Paquot
Institut d'urbanisme de Paris
Université de Paris 12 Val-de-Marne
Courriel: <th.paquot@wanadoo.fr>*